

un tragique éclat, que cinq années de « bolchévisation » zinovéviste, boukharinienne, stalinienne et sméralienne n'ont rien — absolument rien — donné au Parti, c'est-à-dire, en premier lieu, à sa Direction. Mais, en revanche, Sméral a pris racine. Plus la Direction de l'Internationale a baissé idéologiquement, plus Sméral a monté. Ce genre d'éléments constitue un excellent baromètre politique. Inutile de dire que, pour ce « bolchévik » patenté, nous, oppositionnels, ne sommes que des opportunistes jurés. Mais les ouvriers tchèques doivent bien se dire que jamais Sméral ne les conduira à la conquête du pouvoir.

Kolarov est une autre variété de ce genre de type qui s'est formé en ces cinq dernières années à l'Hôtel « Lux » (1). Son passé est plus sérieux, du fait que, pendant une longue période, il appartenait au parti bulgare des « étroits » (*tiessnaki*), qui s'efforça de rester sur le terrain marxiste. Mais, malgré son intransigeance apparente, c'était un marxisme de propagande expectante, un marxisme passif et passablement inerte. Au demeurant, dans les questions internationales, les « tiessnaki » penchaient beaucoup plus en faveur de Plekhanov qu'en faveur de Lénine. L'écrasement de la Bulgarie dans la guerre impérialiste, puis la Révolution d'Octobre, les poussa au bolchévisme. Kolarov s'établit à Moscou. Dans les premières années qui suivirent la Révolution, nous nous jetions avidement sur tout marxiste étranger, ou plutôt, sur tout élément en qui nous supposions un marxisme révolutionnaire. C'est à ce titre que Kolarov fut appelé dans l'appareil de l'Internationale en qualité de secrétaire général possible. Mais, quelques mois après, nous dûmes, en pleine unanimité, abandonner nos espérances. Lénine récapitula son impression de Kolarov en des termes que je ne veux pas reproduire ici. En 1923, Kolarov donna de nouveau sa mesure dans les événements bulgares. Même résultat. Déjà, du vivant de Lénine, il avait été décidé d'écarter Kolarov de tout rôle dirigeant dans l'Internationale. Mais, après la maladie et la mort de Lénine, une lutte vivifiante s'engagea contre le trotskysme. Kolarov se plongea d'emblée dans ce bain, et en sortit régénéré. Il marcha tout d'abord avec Zinoviev contre Trotsky, puis avec Boukharine contre Zinoviev; aujourd'hui, il marche avec Staline contre Boukharine. En un mot, c'est un bolchévik du « Lux », imperméable, ininflammable, insubmersible.

Kousinen est un de ceux qui ont tué la révolution finlandaise de 1918. Sous la poussée des événements et des masses, Kousinen, en dépit de ses sages intentions, se vit contraint d'accepter la révolution, mais, en bon philistin, il voulu l'accommoder selon les meilleurs procédés végétariens. Pendant l'insurrection, avec l'éloquence qui lui est propre, il invita le bon public à rester chez lui, afin qu'il n'y ait pas de victimes. Si, comme en Hongrie, les événements avaient jeté le pouvoir à ses pieds, il ne se serait point baissé tout de suite pour le ramasser. Mais personne ne lui jeta le pouvoir. Il fallait le conquérir. La situation était exceptionnellement favorable. Il fallait seulement de l'audace révolutionnaire et des dispositions offensives. En d'autres termes, il fallait des qualités dont Kousinen est la négation vivante. Il se montra littéralement incapable de prendre l'offensive contre la bourgeoisie finlandaise, qui put ainsi noyer l'héroïque insurrection dans le sang. Mais, en revanche, de quelles dispositions offensives fit

(1) L'Hôtel « Lux » est, à Moscou, la résidence des communistes « étrangers ».

preuve Kousinen à l'égard de l'aile gauche de l'Internationale, lorsqu'il se regarda et s'aperçut que, selon l'expression de Shakespeare, il ne valait pas moins que ceux qui ne valent pas mieux que lui. Là, il ne risquait rien. Il nageait au fil de l'eau comme ceux qui le commandaient. Le petit raisonneur devint un grand intrigant. Dans le mensonge dont les épigones se sont servis ces dernières années pour intoxiquer la conscience des ouvriers de tous les pays, on peut dire que Kousinen s'est taillé la part du lion. Cela peut paraître paradoxal. Mais il arrive parfois que la part du lion échoit à un lièvre. Comme le montre le rapport colonial qu'il fit au VI^e Congrès, Kousinen est resté exactement le même que lorsqu'il aidait la bourgeoisie finlandaise à égorger le prolétariat finlandais, et la bourgeoisie chinoise à écraser le prolétariat chinois.

Un personnage comme Petrovsky-Bennett joue en ce moment un rôle très actif dans l'Internationale. Ce sont des personnages de ce genre qui, aujourd'hui, décident, puisque les « chefs » officiels, leur compétence mise à part, ne s'occupent pas, pour ainsi dire, des questions de l'Internationale. Pratiquement, ce sont les Petrovsky qui dirigent, en prenant bien soin de se couvrir, c'est-à-dire en se procurant en temps voulu un aval autorisé. Mais nous verrons cela plus loin.

Petrovsky est un bundiste-menchévique, type américain, de la plus mauvaise espèce. Longtemps, il fut un des piliers du misérable et pitoyable journal juif socialiste-jaune de New-York qui s'enthousiasmait des victoires des Allemands avant de lécher les bottes de Wilson. Rentré en Russie en 1917, Petrovsky se frotta aux mêmes milieux bundisto-menchéviques. Comme Gouralsky, comme Rafès, il ne rallia le bolchévisme qu'après que les bolchéviks eurent conquis le pouvoir. Dans le travail militaire, il se montra homme d'exécution et fonctionnaire adroit, mais rien que fonctionnaire. Le défunt Frounzé, soldat excellent, mais qui ne brillait pas par un sens politique aigu, me dit bien souvent : « Il se dégage de Petrovsky une épouvantable odeur de bundisme. » Non seulement dans les questions d'administration militaire, mais aussi dans les questions politiques, Petrovsky s'alignait invariablement sur ses supérieurs. Il m'est arrivé bien souvent de dire en riant à mon défunt ami Skliansky que Petrovsky « cherchait » trop à me soutenir. Skliansky, qui prisait les qualités pratiques de Petrovsky et qui, pour cette raison, le défendait, répondait à ce grief en plaisantant : « Il n'y a rien à faire, c'est sa nature. » Et, en effet, il ne s'agissait pas là d'arrivisme, au sens propre du mot, mais d'un instinct d'adaptation se suffisant à lui-même, d'un mimétisme foncier, d'un opportunisme organique.

Rafès, autre variété du même type, s'est montré tout aussi capable comme ministre de Petlioura que comme conseiller de la Révolution chinoise. A quel point contribua-t-il, par son appui, à la mort du petliourisme, je ne saurais en juger. Mais qu'il fit tout ce qu'il put pour perdre la Révolution chinoise, chaque ligne de ses rapports et de ses articles en est la preuve.

L'élément naturel des Petrovsky, des Rafès, des Gouralsky, c'est le remue-ménage dans la coulisse, les entremises et les combinaisons, les trucs diplomatiques autour du Comité anglo-russe ou du Kuomintang, bref les intrigues autour de la Révolution. La souplesse et les facultés d'adaptation de ces individus ont une limite fatale : ils ne sont organiquement capables, ni de faire preuve d'initiative révolutionnaire dans l'action, ni de défendre

leurs conceptions dans la minorité. Et pourtant, seules ces deux qualités, qui l'une l'autre se complètent, forment le véritable révolutionnaire. Sans aptitude à tenir obstinément dans la minorité, il n'est pas possible de grouper une majorité révolutionnaire sûre, ferme, courageuse. D'autre part, une majorité révolutionnaire, même une fois conquise, ne devient nullement un patrimoine permanent et intangible. La révolution prolétarienne marche à travers des hauts et des bas considérables, à travers des ornières, des tunnels, des pentes escarpées. C'est pourquoi la sélection incessante des révolutionnaires, leur trempe, non seulement dans la lutte de masses contre l'ennemi, mais aussi dans la lutte idéologique à l'intérieur du Parti, le contrôle des révolutionnaires dans les grands événements et aux brusques tournants, est d'une importance décisive pour le Parti. Goethe a dit qu'une fois une chose acquise, il faut toujours la reconquérir pour la posséder effectivement.

Lors de la première épuration du Parti, Lénine recommanda de rejeter 99 % des anciens menchéviks. Il avait en vue le menchévisme, moins comme ligne politique conciliatrice que comme type psychologique de l'adapté en quête d'une couleur protectrice et prêt à se camoufler en bolchévik — uniquement pour ne pas aller contre le courant. Si Lénine recommandait d'épurer impitoyablement le Parti des adaptés, ces éléments se mirent, au contraire, après sa mort, à y jouer un rôle considérable, et, dans l'Internationale, un rôle décisif. Gouralsky couronna et découronna les chefs des partis français, allemand et autres. Petrovsky et Pepper dirigèrent le monde anglo-saxon, Rafès enseigna la stratégie révolutionnaire au peuple chinois, Borodine fut Conseiller d'Etat de la révolution nationale. Tous sont des variétés d'un seul et même type : le type du « nourrisson » de la Révolution.

Il est inutile de dire que le « cours de gauche » actuel de Staline n'a nullement inquiété ce public. Au contraire, tous les Petrovsky propagent joyeusement aujourd'hui le cours de gauche, et les Rafès luttent contre le danger de droite. Dans cette campagne centre-gauche, aux trois quarts soufflée et de pure forme, les adaptés se sentent comme des poissons dans l'eau, montrant à bon compte — à eux-mêmes et aux autres — quels remarquables révolutionnaires ils sont. En même temps, plus que jamais, ils restent pareils à eux-mêmes. Si quelque chose peut tuer l'Internationale, c'est ce cours, ce régime, cet esprit, incarné dans les Petrovsky.

Un des inspireurs et des éducateurs certains de l'Internationale d'après Lénine c'est Martynov — figure tout à fait symbolique dans l'histoire du mouvement révolutionnaire. Théoricien le plus conséquent et, dès lors, le plus benêt du menchévisme, Martynov se mit patiemment à l'abri de la révolution et de la guerre civile, dans un confortable refuge, comme un voyageur se met à l'abri du mauvais temps. Il ne se risqua à la lumière du jour que dans la sixième année d'Octobre. En 1923, Martynov se découvrit inopinément, en publiant un article dans la revue moscovite : *Krasnaïa Nov*. A une séance du Bureau Politique, au printemps 1923, moitié plaisantant, moitié sérieusement, mais malgré tout porteur d'un mauvais présage, je déclarai en passant : « Prenez garde que Martynov ne se fauille encore dans le Parti. » Lénine, ses deux mains autour de la bouche en guise de porte-voix, me « chuchota » — mais on l'entendit dans toute la salle — : « On

sait bien que c'est un imbécile ! » Je n'avais nulle raison de contester cette brève caractéristique faite sur un ton d'absolue conviction. Je fis seulement observer qu'il n'est évidemment pas possible de construire un grand parti uniquement avec des gens intelligents et que Martynov peut, par mégarde, passer dans une autre catégorie. Or, la plaisanterie a pris une tournure sérieuse. Martynov ne s'est pas seulement faulé dans le Parti, il est aussi devenu un des principaux inspireurs de l'Internationale. On l'a rapproché et on l'a élevé, ou plutôt, on s'en est rapproché et on s'est abaissé — uniquement en raison de sa lutte contre le « trotskysme ». Sous ce rapport, il ne lui a pas été nécessaire de refaire son éducation, il a continué à pourfendre la « révolution permanente », tout comme dans les vingt années précédentes. Auparavant, il parlait de ma sous-estimation du libéralisme bourgeois et de la démocratie bourgeoise. Il n'a pas changé le cliché. Il y a seulement intercalé la paysannerie.

Dans les revues menchéviques de l'époque de la réaction, on peut trouver pas mal d'articles de Martynov destinés à administrer la preuve que le « trotskysme a, un moment, triomphé en Octobre, Novembre et Décembre 1905 » (*sic*) lorsque les éléments se déchainèrent et éteignirent tous les flambeaux de la raison menchévique. Le point culminant de la Révolution — Octobre, Novembre et Décembre 1905 — Martynov le jugeait comme la décadence « trotskyste » de celle-ci. Pour lui, le point culminant ne commença qu'avec les Douma d'Empire, les blocs avec les cadets et ainsi de suite, c'est-à-dire avec le début de la contre-révolution.

Ayant attendu dans son refuge la fin d'un nouveau jeu, infiniment plus terrible, des « éléments déchainés » : la Révolution d'Octobre, la guerre civile, la révolution en Allemagne et en Autriche-Hongrie, le coup d'Etat soviétique en Hongrie, les événements d'Italie, etc., Martynov arriva, en 1923, à la conclusion que le moment était venu de rallumer le flambeau de la raison dans le Parti communiste russe. Il débuta par où il s'était arrêté à l'époque de la réaction stolypinienne. Dans *Krasnaïa Nov*, il écrivit :

« En 1905, L. Trotsky raisonnait avec plus de logique et d'esprit de suite que les bolchéviks et les menchéviks. Mais le défaut de ses raisonnements consistait en ce que Trotsky était « trop conséquent ». Le tableau qu'il brossait, donnait par anticipation une charmante idée très précise de la dictature bolchévique des trois premières années de la Révolution d'Octobre, qui, comme on le sait, a fini par échouer dans une impasse, après avoir détaché le prolétariat de la paysannerie, ce qui eut pour résultat d'obliger le Parti bolchévik à reculer profondément. » (*Krasnaïa Nov*, N° 2, 1923, p. 262.)

Martynov raconte ici, en toute franchise, ce qui l'a réconcilié avec Octobre : le grand recul de la Nep, rendu nécessaire par l'arrêt de la révolution mondiale. Profondément convaincu que les trois premières années de la Révolution d'Octobre n'avaient été que l'expression de l'« erreur historique du trotskysme », Martynov se rallia au Parti et, sans plus attendre, prit la place de la grosse artillerie dans la lutte contre l'Opposition. Avec plus d'éloquence que bien des considérations théoriques, ce fait illustre à lui seul l'évolution profonde qui s'est opérée dans les sphères supérieures de la Direction du Parti en ces dernières années.

Dans son ouvrage inédit : *Lénine et la dictature du prolétariat et des paysans* (à l'heure actuelle, les travaux sérieux et consciencieux restent